

La fin du monde est en osti

cris, soulèvements, chants d'amour et lignes de combat
pour transformer la peur en colère et la colère en pouvoir

Saint-Claude

stopstopstop **éditeur**

La fin du monde est en osti

© Saint-Claude et *stopstopstop* éditeur

Photo de la couverture : De Garie

Publié à Montréal en octobre 2015

Imprimé par Umen digital

ISBN 978-2-9815547-1-0

stopstopstop claud boucher éditeur (*stopstopstop* éditeur)

contact@stopstopstop.net

www.stopstopstop.net/editeur

À mes parents

À Susanne, mon étoile filante

À Félix Leclerc, premier flâneur du même calepin

*J'écris le temps de l'dire, en courant,
sul coin d'une table, parce que j'ai pas le temps de*

« Quand t'as pas peur d'affronter le système tu t'aperçois qu'ils te feront pas grand mal. C'est quand que t'as peur qu'ils t'en font. »

Mme Meloche, épouse de Vincent Meloche qui a abattu ses boss (Dupont) au Québec en 1971. Entrevue dans le film (longtemps censuré par l'ONF) *24 heures ou plus* de Gilles Groulx (1976). Disponible sur le site Internet de l'ONF.



« Quand je sus favoriser, chez les névrosés affectivement bloqués et musculairement hypertoniques, des explosions de colère, une amélioration considérable de leur état général s'ensuivait toujours. »

Wilhelm Reich, *La fonction de l'orgasme*, Paris, L'Arche éditeur, 1970, chapitre 3.3, p. 57. (Première publication 1942; interdit de circulation par la Cour fédérale américaine en 1954; détruit sous la supervision de la FDA en 1956 et 1960; republié en 1961)



« Qu'y puis-je ? Il faut bien commencer. Commencer quoi ? La seule chose au monde qu'il vaille la peine de commencer : La Fin du monde parbleu. »

Aimé Césaire, *Cahier d'un retour au pays natal*, publié en 1939, réédité par Présence Africaine, Paris/Dakar, 1983, p.32



J'ai rassemblé ces écrits au cours de ces voyages beaucoup trop courts qui m'ont pourtant permis, même brièvement, d'échapper aux conditions qui nous empêchent de penser à soi, de penser pour nous. Est-il encore possible de mettre en ordre ces notes spontanées et de tracer le chemin d'une nouvelle raison pour l'unique raison de traverser le reste de ma vie ? À travers cette écriture, une seule chose m'a guidé : la naissance de l'idée comme nouveauté éclairante, c'est-à-dire le moment où le jeu des forces sociales finit par donner raison à la scrap prolétarienne en calvaire.

J'écris tout ça comme je le pense, entre le je et le nous parce qu'entre le je et le nous, il n'y a dorénavant plus rien. Plus de vie privée, plus de tracasseries quotidiennes, pas même un territoire inachevé. J'ai tellement à dire de ce nous avons tant souffert.

Comme vous, j'ai subi la répression des nègres noirs ou blancs, le bafouement des bancs d'école, l'humiliation des petits boss, les défaites honteuses et les trahisons des faux amis. J'ai vu et j'ai pleuré aussi la torture de nos soeurs et de nos frères d'en bas, entraînés dans le sang par les armées de la finance.

Aujourd'hui je ne veux plus radoter comme avant. J'en ai assez des massacres des porteurs de gros chèques tranquilles. Je veux que ça pète et que ça garroche. Je veux nous découvrir debout, refusant, allant de l'avant. Je sens déjà monter en nous la force de nos soeurs en osti.

Nous entendrons-nous enfin pour nommer ce qui est déjà là ? Un pas de plus, une audace encore. Et de cette audace déboulera quelque chose qui nous ravira de joie, un autre impressionné qui se libère.

J'ai tout écrit poussé par l'urgence de pousser à mon tour, de repousser la violence qui nous force à pencher la tête et à nous serrer les mains dans la tempête des coups. J'ai tout écrit pour passer au travers, me vider le coeur et éclaircir ma route.

Avec le souhait que les lectrices et les lecteurs y trouveront une source d'inspiration et de clarté. Et avec l'espoir que ces idées stimuleront les combats grands et petits contre les autorités qui veulent nous empêcher d'être entièrement cet autre que nous sommes déjà un peu : un être en osti rejetant la peur pour s'emparer du pouvoir. Ce pouvoir qui nous emporte quand notre point de vue commence non plus devant nos yeux, mais derrière nos épaules.

Et nos soeurs qui se détruisent dans la couture. Et nos pères qui se noient dans les gallons de peinture. Comme c'est assez. Comme nous en avons assez. Car si la vie réelle est sans détour, la fin du monde est en osti.

Montréal 1978, Londres 2014

La journée off

Savoir son temps off limité, première pression sur la liberté. Quand le futur nous empêche de vivre maintenant. Le futur, c'est-à-dire le travail à faire. Comme le passé l'a déjà fait, le futur à son tour nous détermine. Mais si on ne peut plus rien faire contre le passé, on peut par contre changer le futur. Trouver alors l'espace pour s'aérer. Et le temps de regarder autour de soi.

Si notre souffrance et notre humiliation nous apparaissent parfois incroyables, c'est que le système nous force à ne pas y croire.

Pression si forte sur le corps que le malentendu et la maladresse s'imposent comme inévitables. L'oppression physique : le corps coincé.

Des affrontements inévitables

Comment faire face aux affrontements et avoir la possibilité de vaincre? En quoi consiste notre pouvoir de vaincre?

À nous d'exploser en quelque chose de neuf et de révolutionnaire.

Le suicide du suicidaire :

Tuer soi-même sa volonté de mourir en attaquant ce qui, dans le monde, veut nous voir crever.

D'être un peu loin, juste assez pour me retrouver.
Seul un peu, pour voir où j'en suis.
Et donc chercher à savoir où nous en sommes aussi.

Revendiquer. Savoir exiger. Apprendre à le faire. Et
savoir que le fil tendu par cette volonté tisse le mouvement
de notre pouvoir.

Tout ça à dire et en même temps.
Et trouver ce qui,
dans tout ça,
permettra de tout dire ça.

Dropper out : l'intermède nécessaire avant de décider si on
va se battre avec les autres ou si on va se faire abattre tout
seul.

D'être un peu loin, même si c'est pas longtemps. Assez
longtemps pourtant pour me retrouver en paix et acquérir
cette tranquillité d'esprit, cette nonchalance et cette liberté
de penser. Une paix relative, temporaire, mais nécessaire.
Chambly, septembre 1991

Derrière moi, des mois de travail. Surtout un été d'ouvrage
à Montréal, à enseigner le français et à traduire — c'est-à-
dire à écrire pour des autres qui, je l'espère, le
demeureront. Surtout à écrire des cochonneries
commerciales pour vendre leurs marchandises
empoisonnées.

Avoir la précision du bistouri pour disséquer le réel et le reconstruire dans la clarté. Trouver le fil conducteur qui n'est en fait pas un fil ou en tout cas pas un fil droit.

—

Être à l'extérieur de Montréal — d'une grande ville — renouvelle ce sentiment de calme qui habite la campagne et les régions. C'est une vision de surface qui disparaît sûrement avec l'usure du temps. Mais, pour un citadin stressé, la rupture du réseau d'oppression — ces pressions quotidiennes, les rapports sociaux en somme — est une source de pouvoir.

Être temporairement à l'extérieur pour analyser froidement la situation. Le quartier général et le processus qu'il représente doivent être isolés du feu, mais en contact avec lui.

—

Diminuer le stress en cherchant de l'aide pour trouver des solutions.

—

Rien à attendre ou l'espoir ? Choisir rien à attendre. Et l'espoir viendra comme extra. Ou alors ne viendra pas.

—

Parfois le malaise est anonyme :
incapacité d'agir
incapacité d'écrire.

Admettre tout haut que ça ne va pas, c'est déjà commencer à s'en sortir.

—

L'eau glacée des vraies questions.

Et comme c'est impossible d'avoir toutes les réponses, il ne nous reste qu'à nous grayer d'une bonne méthode.

À prime abord, pour le poète, c'est mieux de raisonner que d'être raisonné. Mais, en fait, c'est encore mieux de résonner sans raisonner.

Je reviens de ce voyage avec certaines réponses et des questions sans réponses.

Et une constatation vitale :

la ville atomique est effroyable.

Un désespoir accroché aux habitudes :

la vie normale, dure et répétitive.

L'apparente stabilité qui nous étouffe.

Le genre de stabilité à laquelle je ne m'habituerai peut-être jamais.

Et contre laquelle il nous faudra prendre des mesures radicales, exigeant un grand effort physique.

La dernière minute

Prendre une décision à la dernière minute pour savoir tout ce qu'il est possible de savoir avant de trancher. La difficulté est de décider quand survient cette dernière minute.

Devant la tragédie

- 1- exprimer son désarroi pour l'expulser
- 2- accepter la réalité comme elle est
- 3- critiquer pour démêler le vrai et le faux, les possibilités et les fatalités
- 4- déterminer ses besoins et ses désirs
- 5- saisir les rapports de force et définir une stratégie pour les *réorganiser*

—

CHAPITRE I

Le rivage allonge mon regard jusqu'à ce que mon oeil me fasse mal. De loin, je sens le rythme de la mer, son habitude et sa voix. Il y a dans l'eau un souvenir lointain, un noyé qui n'est jamais réapparu, un élan qui tarde à percer la surface.

Il y avait dans l'écume des vagues un signe que le renouveau, le plongeon dans l'avenir, serait encore plus beau, encore plus grand que ce que les vagues elles-mêmes n'auraient pu imaginer.

De ces pierres en forme de quai, il me reste la force d'écrire. Le temps de dire que les remords ont toujours tort et que les regrets doivent être achevés. Il n'y a pas de plus grand espoir que le pouvoir que j'ai déjà. Il n'y a pas de pire ennemi que l'ignorance de ses possibilités.

Et s'il nous faut révéler ces peurs qui nous limitent, il nous faut surtout nommer ces ostis-là qui nous font peur. Sinon, comment alors sortir de cette prison?

Je suis né en criss et en osti d'avoir été réveillé d'un doux sommeil. Mon coeur s'est mis à battre dès l'instant où l'on m'a arraché pour ce monde.

Qui aurait cru, un jour, qu'il ne me resterait plus que ce

coeur, celui-là, pour tenter d'y échapper.

S'échapper de ce monde comme s'il y en avait un autre vers où aller. S'échapper de ce monde comme si je pouvais marcher ailleurs, sur une route qui n'est pas une route terrestre, humaine, sociale, bref construite à des fins commerciales.

Mais il n'y a pas de fuite possible.

Je le sais. J'ai essayé.

Après avoir travaillé dans une job payée — à défaut d'être payante — on se sent parfois renferméE parce qu'on a dû se cacher, en fait **réprimer sa haine du travail**.

Tel est le lot du col blanc ou bleu.

À la veille d'entrer dans le monde des charognards, des têtes coincées, des codés finis et des payez-moi-pour-mon-cerveau, je me rappelle mes origines. On n'oublie pas la scrap prolétarienne, les dimanches plates, les fausses vacances en ville, le travail forcé et la violence, cette violence entre nous qui me pousse à désespérer parfois.

D'avoir passé toutes ces années, d'avoir réussi à créer quek'chose de gai, de lumineux et de vivant, quek'chose de frondeur et d'exquisément négatif.

Se dérégler au beau milieu du monde en brisant ses habitudes. Voilà ce que peut nous apporter le voyage.

Il y a des choses sur lesquelles on s'entend. Celles-ci ne sont pas de celles-là.